

## IVO ANDRITCH

Par Robert Escarpit, [Le Monde](#), 17 décembre 1956

C'est peut-être le plus injuste des sorts pour une littérature d'être limitée dans sa diffusion par une aire linguistique étroite qui enferme dans des frontières nationales une richesse insoupçonnée du monde extérieur.

Tel était jusqu'à ces dernières années le cas de la littérature yougoslave dont la langue d'expression est le serbo-croate. Le récent essor des études slaves, qui a coïncidé avec le développement des relations culturelles entre la France et la Yougoslavie, a permis enfin à la traduction de briser l'étreinte du langage. Presque simultanément ont été publiées en France deux traductions du serbo-croate qui, toutes deux, mais à des degrés différents, retiendront l'attention du public (1).

L'une et l'autre sont des œuvres d'un même auteur, Ivo Andrić. Âgé actuellement de soixante-quatre ans, Ivo Andrić est un Bosniaque d'origine. Militant de l'indépendance yougoslave avant 1914, artisan de l'unité serbo-croate après 1918, écrivain et diplomate entre les deux guerres, il s'est révélé comme grand romancier en 1945 avec trois romans de type historique : *la Chronique de Travnik*, *Il est un pont sur la Drina* et *la Demoiselle*.

Ces trois œuvres constituent un retour de l'écrivain sur son passé. En effet les trois villes dans lesquelles se déroulent leurs actions respectives sont celles qui jalonnent la jeunesse d'Ivo Andrić : Travnik, Vichégrad et Sarajevo. Mais, mûris depuis de longues années et rédigés pendant l'occupation allemande, ces romans ont aussi un autre sens : ils constituent une forme de résistance. Le roman historique retrouve ici un de ses rôles traditionnels : sauvegarder, soutenir, enrichir l'amour de la patrie.

Seuls *la Chronique de Travnik* et *Il est un pont sur la Drina* ont été traduits, le premier par Michel Glouchevitch au Club bibliophile de France, le second par Georges Luciani à la librairie Plon.

Bien que n'ayant personnellement guère de sympathie pour les éditions coûteuses et confidentielles des "clubs", je dois reconnaître que *la Chronique de Travnik* est excellemment présentée. Les personnes qui ont les moyens et le goût d'acheter les livres sur leur mine en auront pour leur argent. Les autres attendront que l'ouvrage ait trouvé un éditeur plus abordable. *Il est un pont sur la Drina*, au contraire, appartient à la populaire collection Feux croisés qui a tant fait déjà pour mettre à la portée du grand public français les chefs-d'œuvre de littératures étrangères les moins connues. Ce volume devrait avoir le seul destin auquel tout livre honnête aspire : se faire lire, corner et éculer par le plus grand nombre de lecteurs possible.

Les deux traductions ne se ressemblent pas. Ce serait, pour qui voudrait, une occasion de rouvrir le débat entre traducteurs universitaires et traducteurs littéraires. M. Luciani en effet est professeur de langues et littératures slaves à la faculté des lettres de Bordeaux et je suis bien placé pour savoir que sa traduction n'a pas été faite à la légère.

Chaque traduction a ses mérites. Celle de Michel Glouchevitch me paraît plus "enlevée", celle de Georges Luciani plus fouillée. En outre, un mérite particulier de la seconde me paraît être qu'elle conserve sans entorse à la correction linguistique l'ossature d'un style fort et parfois rugueux.

Comparons par exemple, tout au début de chacun des deux livres, la description d'un sofa, d'un lieu de réunion pourvu de bancs publics. De part et d'autre, la recherche stylistique de l'auteur est la même : par touches successives, très appuyées, il donne "de la pâte" à son tableau sans souci du fini des lignes :

***La Chronique de Travnik*** : "Dans le jardin du café, contre le pied de la colline, le vieux tilleul pousse dans un coin de terre légèrement surélevé qu'il couvre de son ombre. Là, entre les rochers et la broussaille, des bancs sont calés, bas et mal équarris mais qui, à l'usage, se sont arrondis et polis et ne semblent faire qu'un avec l'arbre, la terre et la pierre." (Vol. I, p. 13).

***Il est un pont sur la Drina*** : "La terrasse de droite quand on vient de la ville s'appelle le sofa. Elle est surélevée de deux marches, bordée de sièges auxquels le parapet du pont sert de dossier et les marches et les sièges et le parapet sont tous taillés dans la même pierre claire. La terrasse de gauche, en face du sofa, est la même, mais elle est vide, sans sièges." (p. 3).

Il est certain que la deuxième traduction se tire de la difficulté avec beaucoup plus d'aisance. Je n'ai relevé sous la plume de M. Luciani qu'un lapsus qui pourrait être aisément corrigé dans une édition ultérieure : c'est un "Ainsi ici aussi" qui ouvre cacophoniquement un des premiers paragraphes du livre.

Quant au fond, l'introduction de Claude Aveline à *la Chronique de Travnik* nous présente Ivo Andrić comme un Tolstoï yougoslave. La comparaison avec *Guerre et Paix* est en effet inévitable. C'est un autre panneau de la fresque napoléonienne dans le monde slave. Mais alors que la Russie se trouve au cœur du drame, la

petite Bosnie, lointaine province turque, reste en bordure des grands remous européens dont elle ne ressent qu'indirectement les effets. "*Ni guerre ni paix*", écrit fort justement Claude Aveline. Sur l'arrière-plan des bigarrures raciales et religieuses se déroulent, comme un jeu de marionnettes parodiant les réalités majeures de la politique et de la guerre, les intrigues d'un consul français et d'un consul autrichien.

C'est une chronique : il ne se passe à proprement parler rien qu'une suite d'épisodes dont la violence sourde, la cruauté souvent, sont rehaussées par l'apparente insignifiance du bilan. C'est un vieux musulman, Hamdi Beg, qui tire la morale : "*Et puis... voilà, tout passe. Les empereurs se sont dressés et ont brisé Bonaparte. Les consuls évacueront Travnik... On se souviendra d'eux encore quelques années. Puis les enfants joueront, sur le bord de la rivière, aux consuls et aux gavas, en enfourchant des échelas, et on finira par les oublier, comme s'ils n'avaient jamais existé. Et tout redeviendra comme il a toujours été, grâce à Dieu !*"

L'étude psychologique du consul Daville, dont la carrière fournit au livre son fil conducteur, se détache sur cette immobilité triomphante, ce "*bon silence victorieux*" qui durera encore un siècle. Ce consul a réellement existé sous un autre nom, et l'auteur l'a étudié sur pièces quand il était lui-même diplomate à Paris. Après la chute de l'Empire, la conclusion de Daville rejoint celle du vieux Turc : "*Ainsi le voyage est donc perpétuel... et son sens, sa dignité n'existent que parce que nous les créons, ils n'existent qu'en nous seulement. Ni route ni but... un voyage sans fin où l'on se dépense... où l'on s'épuise...*"

*Il est un pont sur la Drina* redonne un sens à la vie. C'est aussi une chronique - *la Chronique de Vichégrad*, dit le sous-titre. Mais je ne suis plus certain que le parallèle avec Tolstoï tienne encore. Le héros central n'est pas un homme, mais un beau pont de pierre dure construit en 1571 par le vizir Mehmed Pacha Sokolovitch, originaire de Vichégrad, comme un trait d'union entre l'Orient et l'Occident. La chronologie est à l'échelle du héros et s'étend jusqu'à 1914. C'est, pour reprendre les termes de M. Luciani, une suite "*de nouvelles toutes reliées au pont sur la Drina*". Mais l'unité de lieu est complète grâce à la kapia, petite place publique ménagée au milieu du pont et où se déroulent les événements cruciaux de la chronique : on y empale et on y pend, on y cause entre amis et on s'y chahute entre rivaux, on y lit les proclamations des maîtres successifs de la Bosnie et on y entend les premiers mots de liberté venus à travers la frontière serbe.

D'autre part le déroulement chronologique ralentit son rythme à mesure qu'on approche de l'époque moderne. Le livre a trois cent trente-cinq pages et l'épisode final commence à la page 112 par l'occupation autrichienne et la fin de la Bosnie turque. En arrivant au pont les premiers soldats autrichiens y découvrent, cloué par une oreille, Ali Hodja, boutiquier turc descendant de la famille qui jadis fournissait les curateurs du pont. Ali Hodja est aussi moralement le descendant du vieil Hamdi Beg de la Chronique de Travnik. Pour lui non plus rien ne change : c'est parce qu'il a refusé de résister aux "Boches" que ses coreligionnaires l'ont cloué au pont.

Trente-six ans plus tard il est toujours le même, comme le pont. Mais quand, sortant de sa boutique éventrée, il voit l'arche centrale détruite par la mine qu'y ont placée les Autrichiens en retraite, il meurt avec le monde qu'il représentait sans entendre dans la ville les chants joyeux qui saluent l'arrivée des troupes serbes. Aucune grandiloquence dans cet avènement d'une ère nouvelle - simplement, esquissée à coups de crayon nerveux, la silhouette de ce qu'on appellera plus tard un partisan : "*Avec eux se trouvait Vlado Maritch, le serrurier, mais sans sa casquette, avec sur la tête un bonnet fourré et des cartouchières croisées sur la poitrine*".

Tout le livre est fait pour supporter cette scène finale où, l'espace d'un regard et d'un ordre bref, la Yougoslavie de demain prend la relève d'un Orient vaincu par son immobilité. Plus que la couleur des descriptions ou la richesse psychologique, c'est cette sobriété, marque sûre du vrai sens de l'histoire, qui fait d'*il est un pont sur la Drina* un très grand livre.

Ivo Andrić n'est pas au bout de sa carrière. Il faut donc espérer non seulement qu'on achèvera de traduire ce qu'il a déjà produit, mais encore qu'on permettra au public français, par des traductions immédiates, de suivre dans sa maturité l'œuvre de celui qui s'affirme dès maintenant comme un des premiers écrivains de Yougoslavie.

- (1) *La Chronique de Travnik*, traduit par Michel Glouchevitch, Club Bibliophile du Livre, Paris, 1956 et *il est un pont sur la Drina*, traduit par Georges Luciani, Plon, Paris, 1956, tous deux d'Ivo Andrić.